



LE JARDIN DES PLANTES.



*Ille terrarum mihi præter omnes
Angulus ridet. (HORACE.)*

On trouve escript en aucunes histoires de ce temps-là, que aux fins de mieulx festoyer le triomphe de Paulus-Émilius, l'édile Piso fit achepter en la province d'Afrique et conduire à Rome trois cents bestes fauves de toute nature estrange, comme lyons, tygres, panthères et aulstres prodiges, aux-quelles le belluaire souloit quotidiennement départir, maintes genisses, brebis et chairs de curée, pour six cent grands sexterses; de quoi les Romains moult s'esmerveilloient, disant par manière d'hilarité qu'il estoit plus profitable d'estre beste fauve de Barca, que non pas d'avoir droict de bourgeoisie en la cité de Rome.

PLUTARQUE, trad. d'Amiot.

Où donc est le bonheur? Dans cette grande ville
Quel antre ou quel palais a-t-il pris pour asile?
Dans quel coin de la terre, un sage insoucieux
Voudrait faire sa vie en attendant les cieux?

Est-ce dans ce palais aux neuves galeries,
 Le Louvre de juillet, modernes Tuileries?
 Est-ce dans les châteaux où va l'oisiveté
 Passer un tiède hiver qu'on appelle un été?
 Dans les brillants salons où de pâles bougies
 Éclairent les festins et les molles orgies?
 Dans le calme boudoir que l'ange de mes vœux
 Parfume de sa chair et de ses blonds cheveux?
 Est-ce enfin dans ces lieux tout purs de solitude,
 Où le pâle génie incliné par l'étude
 Rêve dans l'avenir un fantastique nom?
 Interrogez votre ame, elle répondra : Non :
 Non; et le chercher là serait une chimère;
 Partout l'heure est pesante et l'existence amère;
 Si les hommes ont fait un seul endroit heureux,
 Hélas! les insensés ne l'ont pas fait pour eux :
 C'est cet angle riant que devinait Horace,
 Ce royaume de fleurs où vit une autre race,
 Balsamiques gazons, délicieux abris
 Qu'abandonne la Seine en entrant dans Paris.
 Doux Éden! on dirait que le saint patriarche,
 Comme dans l'Arménie y déposa son arche,
 Et que, pour en sortir, un peuple d'animaux,
 De la blanche colombe attend les verts rameaux.
 C'est le grand réservoir où toute vie abonde;
 Le verdoyant congrès des arbustes du monde,

Où tout homme qui rêve à son pays absent
 Retrouve ses parfums et son air caressant.

Nous aussi, que de fois, lorsque l'hiver s'avance,
 Nouveaux Potavéris de la tiède Provence,
 Loin de la cité noire, ensemble nous allons
 Visiter la *chaumière* aux factices vallons :
 Alors, tous deux rêveurs, assis au belvédère,
 En voyant sous nos pieds passer le dromadaire,
 En respirant dans l'air tant de parfums connus,
 Tant d'atomes aimés, des beaux pays venus,
 Surtout quand sous les pins de la roche voisine
 Nous aspirons un vent qu'embaume la résine,
 Alors, l'illusion qui charme nos esprits
 Fait luire notre mer aux plaines de Paris.

Là, depuis que Buffon, à l'histoire immortelle,
 Était gravement son jabot de dentelle,
 Un peuple, sous ses rois, eut un calme éternel;
 Là, le gouvernement fut toujours paternel;
 Grâce à des lois d'amour, le pesant quadrupède
 Vit encor sous Cuvier comme sous Lacépède¹;

¹ Le nom de M. Cuvier se trouve répété quelquefois dans cette pièce; cela n'est point étonnant, puisque nous sommes dans le domaine de l'histoire naturelle. Il est inutile d'ajouter qu'en répétant ainsi ce nom si célèbre, il n'y a eu dans notre pensée aucune ombre d'allusion satirique envers le premier savant de l'Europe.

L'œil investigateur qui prévoit les besoins
 A partout réparti l'égalité des soins :
 Le vautour du perchoir, l'oiseau des marécages,
 Le tigre dont la langue use le fer des cages,
 L'hyène qui bondit sur ses barreaux épais,
 Y conservent entre eux leurs articles de paix.
 Fasse le ciel un jour que l'homme les copie !
 Eux seuls ont pu résoudre une grande utopie,
 Et depuis l'éléphant jusqu'à l'humble ichneumon
 Ils sont tous résignés aux lois de Saint-Simon.
 Aussi, que leur bonheur ressemble à l'ironie,
 Quand l'homme du faubourg, dans sa triste agonie,
 A cette heure où le jour touche presque à sa fin,
 Vers leurs grilles de fer vient promener sa faim :
 Il entend résonner sous ces longs réfectoires
 Un craquement confus de becs et de mâchoires ;
 Eux, n'ont pas eu besoin de dire au gardien :
 Donnez-nous aujourd'hui le pain quotidien ;
 Tout mange : le lion, prince de ces convives,
 Des taureaux réservés dépèce les chairs vives ;
 Le tigre, au front chagrin, engloutit en hurlant
 Les os broyés du bœuf qu'on lui jette sanglant ;
 Puis ces monstres repus gagnant le fond de l'antre
 Tombent, la griffe en croix, étendus sur le ventre,
 Et leur langue de fer lèche dans leurs naseaux
 Les débris onctueux de la moelle et des os.
 Tous les autres sujets de cet heureux empire,

L'hyène au poil terreux, noctambule vampire,
 Ours, panthère, jaguar, léopard, loup-cervier,
 A l'heure du festin bénissent tous Cuvier.

Sous de plus doux abris même transport éclate ;
 Là, dînent des haras la famille écarlate,
 La pigargue au perchoir comme sur un balcon,
 L'aigle au front de vieillard, l'astucieux faucon¹,
 La buse, épouvantail des timides volières,
 L'éblouissant condor venu des Cordilières :
 Plus loin l'orang-outang au geste scandaleux,
 Le mandrille au museau ridé de sillons bleus,
 Tous les types grossiers de la nature humaine.
 De ces hôtes pervers là finit le domaine ;
 Dans un Tartare noir Cuvier les enchaîna ;
 Là, règne un bruit pareil au souffle de l'Etna,
 Un concert de pieds lourds et d'affreuses risées.

Heureux les bons ! ils ont leurs calmes Élysées,
 Labyrinthe de fleurs où jamais le passant
 Ne respire un parfum de chair morte et de sang :
 Voyez, dans son enclos, l'autruche souveraine ;
 Le cygne au blanc timon, à la molle carène ;

¹ L'aigle à tête blanche.

Le casoar vêtu de son duvet soyeux ;
 Le paon qui sur son aile a fixé tous les yeux ;
 La cigogne à l'œil doux, hôtesse citadine,
 Pensant aux vieilles tours d'Alep ou de Médine ;
 L'oie au pas inégal, à l'amble cahoté ;
 Le marabout hideux qui pare la beauté,
 Et le coq trop connu, triviale merveille
 Qui les gouvernant tous, à l'aube les éveille.
 Ils ont un vent plus frais et des soleils plus doux ;
 D'aériens abris sous des hangars indous,
 De limpides bassins où leur tête se mire :
 Ainsi qu'aux bords des lacs du riant Cachemire,
 Ils ont des pavillons suspendus sur les eaux,
 Des coupoles d'osier, des tapis de roseaux,
 Et la feuille natale à leurs forêts ravie
 D'un mensonge odorant berce leur douce vie.

Ainsi du froid Paris habitants fortunés,
 Ils retrouvent les lieux où leurs pères sont nés ;
 Peuple aux tranquilles mœurs, famille frugivore,
 Ils suivent, par instinct, les lois de Pythagore :
 C'est le grave bison au regard soucieux ;
 La giraffe qui broute en regardant les cieux ;
 L'onagre du désert, fils de la Palestine ;
 L'éléphant que gouverne une main infantine,
 Et qui trouble, en soufflant, l'onde de ses canaux ;

La chèvre de Thibet que dépouille Ternaux ;
 Le zèbre rayonnant, la docile chamelle
 Autruche à quatre pieds, et qui vole comme elle ;
 Le dromadaire osseux cher aux enfants d'Ali ;
 Le cerf qui dans ce parc ne craint point d'Halali ;
 Et tous, pour assouvir leur faim quotidienne,
 Mangent de quoi nourrir quelque ville chrétienne,
 Et pour leurs calmes nuits, trouvent au bord de l'eau
 Un palais, rouge à l'œil, comme Fontainebleau.

C'est là qu'est le bonheur ! quel inconnu génie
 Fondera parmi nous cette belle harmonie ?
 Quand donc tous ces penseurs, qui dans la nuit rêvant,
 Jettent le lendemain tant de phrases au vent,
 Expliquant un secret en phrases consolantes
 Feront de toute ville un beau jardin des plantes,
 Où chaque citoyen colossal ou petit
 Mangera tous les jours selon son appétit ;
 Où quelque roi Cuvier, à face paternelle,
 Les tiendra tous égaux sous l'ombre de son aile,
 Et leur enlèvera par sa prodigue main
 Les soucis éternels d'un douteux lendemain ?
 Quoi ! depuis six mille ans on tourmente des plumes,
 On invente, on écrit, on forge des volumes,
 Et quand on a trouvé le secret, une fois,
 De rendre un peuple heureux avec de bonnes lois,

De dorer nuit et jour sa facile existence,
 De prévoir ses besoins mieux que la Providence,
 De le nourrir sans frais, de soulager ses maux,
 Juste, il faut que ce soit un peuple d'animaux!

BARTHÉLEMY ET MÉRY.



UNE MAISON

DE LA RUE

DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE.



Les hommes portent quelquefois en eux des affections dont ils se rendent assez peu compte, mais ils ont beau leur opposer des intérêts façonnés en opinions, la conscience parle, et les affections primitives triomphent secrètement : c'est la fleur du saxifrage qui se fait jour à travers le granit d'un rocher. On les cache, on ferme bien hermétiquement son âme; on va jusqu'à les